

Christine ERPICUM, ocso

Les moines et les plus pauvres

Il y a quelques décennies, la question a été au centre de bien des débats et a causé de nombreux départs de moines et de moniales désireux de vivre une pauvreté plus radicale. Beaucoup d'entre eux malheureusement ont manqué le but. Aussi, aborder ce sujet aujourd'hui dans nos monastères, c'est toucher à une blessure encore très douloureuse, souvent marquée de mauvaise conscience. Il y a sans doute un travail de purification et de pacification à faire pour retrouver la vérité des béatitudes : ce n'est rien d'autre que le chemin du Bonheur qui nous est proposé !

Je voudrais seulement vous livrer ici quelques pistes de réflexion inspirée par la pensée du père Joseph Wresinski, fondateur du mouvement international « Aide à toute détresse » (ATD Quart monde). Le 24 octobre 1964, Paul VI a proclamé saint Benoît patron de l'Europe. La Règle de saint Benoît propose un modèle de société qui n'ignore rien des faiblesses de l'homme mais refuse toute discrimination et commande le respect des personnes, l'attention aux plus faibles, la communion à leurs souffrances. Le père Joseph, autre artisan d'unité, semble vouloir dire que vivre cette toute petite Règle dans sa radicalité serait une réelle contribution à la lutte contre la misère. C'est ce que je vais essayer de montrer¹.

Qui sont les pauvres pour nous ?

Souvent des inconnus. Des inconnus qui viennent frapper à la porte du monastère ou nous écrivent pour demander de l'argent. Ce sont parfois des « habitués » que nous accueillons régulièrement et à qui nous offrons le gîte et le couvert en échange de quelques services. Nous offrons à chacun notre écoute, une aumône généreuse (parfois, nous nous « faisons avoir »), nous les portons dans notre prière...

Et après ? Après, la vie continue comme avant, pour eux comme pour nous. Nous-mêmes ne sommes pas toujours exempts de jugements de valeur à l'égard des pauvres : « Ce sont des paresseux, des profiteurs, des parasites... » Parfois aussi, nous sommes très fatalistes face à la misère croissante : « on ne peut rien y faire. »

« Autrefois, l'Église donnait aux pauvres les deux tiers de sa pensée et de son temps et c'est peut-être cela qui explique l'attachement profond des pauvres à l'Église² » mais aujourd'hui, ne sommes-nous pas injustes en ne leur accordant souvent plus que les miettes de notre pensée et de notre temps, et en ne nous compromettant plus guère avec eux ?

¹ Abréviations des titres d'ouvrages du père J. WRESINSKI cités dans ces pages : EP = Écrits et paroles aux volontaires, éd. Saint Paul-Quart Monde, 1992. HVP = Heureux vous les pauvres, éd. Cana, 1984. PPD = Paroles pour demain, DDE, 1986. PRVD = Les pauvres, rencontre du vrai Dieu, Cerf, 1986. PSE = Les pauvres sont l'Église, Le Centurion, 1983.

² Joseph WRESINSKI, « Présence évangélique dans le Quart Monde », in Vie consacrée, 1976, n° 2 p. 90.

La liturgie et les plus pauvres

Notre tâche spécifique de chrétiens n'est pas de « faire du social », mais d'évangéliser, de célébrer une liturgie dans laquelle les pauvres se sentent chez eux. En écoutant la lecture de la Passion le dimanche des Rameaux, je me suis dit : les pauvres qui se font tabasser parce qu'ils dorment dans les gares, qui se font injurier parce qu'ils ne savent pas nourrir, vêtir et instruire leurs enfants, qui portent sur leur visage la honte de leur misère et que parfois nous tuons sans nous rendre compte de ce que nous faisons, n'est-ce pas eux qui auraient le plus besoin d'entendre ce récit de la Passion de Jésus ? Or, ils sont absents des églises (de paroisses comme de monastères).

Terrible dérision, l'agneau innocent traîné à l'abattoir, c'est nous qui le célébrons sans ceux qui, aujourd'hui, sont traités comme lui (PRVD95).

Faire la vérité

Pourquoi sont-ils absents de nos églises ? Que faire pour qu'ils soient présents ? S'ils sont absents, c'est peut-être parce que nous croyons ne pas avoir besoin d'eux pour être heureux : au contraire, leur présence assombrirait plutôt notre bonheur car ils nous mettent mal à l'aise. Ils sont indésirables. Mais c'est là la façon de voir du monde et non celle de l'Évangile car l'achèvement du Royaume de Dieu suppose l'évangélisation des plus défavorisés mais aussi l'approfondissement de la nôtre par notre rencontre avec ceux-ci.

Sans eux, l'Église est un figuier sans fruit et notre espérance sans objet (PRVD 33 et 38). Mais qui de nous est vraiment converti à Jésus misérable (HVP 267) ?

« Je n'ai jamais rencontré personne qui, ayant découvert la misère, soit demeuré indifférent », répétait souvent le père Joseph³. Mais l'avons-nous découverte ? Sommes-nous prêts à reconnaître notre ignorance et notre besoin d'être enseignés ? Découvrir ces vies de souffrances et d'espérance serait l'occasion d'en faire le lieu de notre théologie, de renouveler notre jugement et de nous laisser transformer, comme saint Paul nous y exhorte (Rm 12). Prenons notre cœur en main pour voir ce qu'il y a dedans pour les pauvres.

Il faut remettre en doute notre sincérité, notre vérité, car il n'est pas sûr du tout que nous soyons solidaires des pauvres, [...] même si nous désirons l'être. [...] La solidarité avec les pauvres supposerait que vraiment, tout à coup, nous décidions de lâcher tout ce qui est en nous, de recommencer absolument à zéro et de dire : « Voilà, à partir de maintenant, je ne vais plus être qu'une seule chose, je vais être Jésus-Christ crucifié » (EP I 478 s).

Quête impossible de toute notre vie... Pourquoi ?... Nos milieux (et même nos églises) n'ont pas été bâti(e)s sur cette volonté « mais en état de méfiance par rapport aux pauvres » .

Notre attitude est bien souvent ambivalente : nous voulons défendre les pauvres, mais par ailleurs, nous nous défendons d'eux (cf. EP I 333).

Les pauvres, rencontre du vrai Dieu

Selon la définition de saint Benoît, le moine est un « chercheur de Dieu ». Mais où le trouver avec le moins d'illusion possible ?

³ Jean-Claude Caillaux, Nous verrons le soleil, Le livre ouvert, 1995, page 43.

« C'est le pauvre qui nous conduit au Christ avec le moins d'illusion possible car *il en est le sacrement* (Paul VI)⁴. » Il est, comme le proclamait saint Laurent, le « trésor de l'Église ». « Quand on a fait choix des pauvres, on est doublement sûr d'avoir fait un bon choix », dit le père Henri de Lubac: « On a choisi comme Jésus. Et l'on a choisi Jésus. »

Dans sa Règle, saint Benoît recommande au cellérier de prendre un soin tout particulier des pauvres, « convaincu qu'au jour du jugement, il devra rendre compte pour eux tous » (RB 31, 9). Plus loin, il dit encore : « C'est aux pauvres qu'on témoignera le plus d'attention parce que c'est principalement en leur personne que l'on reçoit le Christ » (RB 53, 15). Le premier degré d'humilité qui nous invite à fuir l'oubli de Dieu ne serait-il pas une invitation à faire mémoire de la souffrance des plus faibles que la société oublie constamment?

Toute théologie nous amène à rencontrer Dieu dans l'appauvrissement de son Fils [...]. Mais sans [les exclus], nous n'imaginons pas l'amour de Dieu MOINDRE mais AUTRE qu'il n'est. Nous risquons de nous tromper, non pas sur la qualité ni la profondeur de l'amour, mais sur la nature même de Dieu (PRVD 119-120).

Aussi, le père Joseph nous invite-t-il à faire des familles dans la misère nos maîtres en théologie parce qu'elles connaissent des vérités sur Dieu que nous ne pouvons pas acquérir sans elles : « mystère caché aux sages et aux savants » (Mt 11, 25).

« Nous avons reçu, Seigneur, ta miséricorde au milieu de ton temple », nous fait dire saint Benoît quand nous avons reçu un hôte : accueillir est donc pour lui un acte d'humilité, de réceptivité à ce que l'hôte, surtout s'il est pauvre, nous dit de Dieu.

Les pauvres nous ouvrent à la charité universelle

Choisir les plus pauvres, c'est, non exclure les autres, mais leur donner priorité parce que tel est le seul chemin qui puisse conduire à l'unité entre tous les hommes. Il ne s'agit pas d'aimer un peuple, de se dévouer à une cause pour fuir inconsciemment nos difficultés de relations avec nos proches. Pas d'illusion : nous n'aimerons les pauvres que si nous savons aimer les riches.

Si nous avons pour les riches la patience, la persévérance que nous prétendons avoir pour les pauvres, si nous faisons le même effort pour les comprendre, pour déceler les efforts qu'ils font déjà, il y aurait quelque chose de changé dans le monde (PSE 224).

Notre vie devrait faire violence aux idées reçues, jamais aux personnes. « Tant d'orgueil peut entrer dans les plus nobles combats quand on en exclut un seul homme⁵. » Nous devons, comme Jésus, nous faire frères et des exclus et de ceux qui excluent (cf. PRVD 71). Nous devons passer sur la rive des plus pauvres, en ayant un immense respect pour tous ceux qui sont sur l'autre rive, et un désir intense qu'eux aussi passent de ce côté où on est tellement indigent que l'on est obligé d'appeler tous les autres hommes à son secours⁶.

⁴ J. WRESINSKI, « Vie religieuse en Quart Monde », in *Vie consacrée*, 1985, n° 1, p. 27.

⁵ J. WRESINSKI, « Vie religieuse en Quart Monde », in *Vie consacrée*, 1985 n° 1, p. 26.

⁶ Cf. *Vie consacrée* 1976 n° 2, p. 84.

Si nous devenons durs et agressifs pour notre entourage, nous perdons la raison même de notre combat. Si nous perdons la joie, nous ne luttons plus pour les plus pauvres (HVP 213). Notre monde, quoi qu'on en dise, aspire à accueillir l'homme abandonné, à entourer celui qui est seul, à respecter l'homme ridiculisé, à rétablir les droits des plus pauvres, à imposer l'amour. C'est à nous de rendre cela crédible aux plus pauvres (cf. PPD 45-46).

Retrouver notre raison d'être moines

Il m'a souvent semblé que seuls les moines pouvaient apporter la solution à la misère (EP I 184).

Ils sont plus que jamais ceux qui réalisent la plénitude de Gethsémani [...]. L'inutile prière de l'homme, celle qui n'est pas écoutée, ni comprise, ni acceptée, et par laquelle l'homme se sauve : c'est cela les contemplatifs dans l'Église. En cela, ils sont la prière des plus pauvres et, eux, sont l'Église (PSE 248)

Notre vie devrait être une protestation contre le péché du monde pourvoyeur de misère. Pour le père Joseph Wresinski, il est important que ce soit une communauté qui tisse des liens avec la *communauté* des pauvres et non des personnes qui se fassent accepter *individuellement* par eux (EP I 228). Les familles les plus pauvres ont besoin de VOIR qu'il est possible de vivre, même dans les conditions difficiles qu'elles connaissent, des relations de justice, d'équité, de miséricorde et d'amour. Pour leur montrer que cela est possible, il faudrait que notre mode de vie communautaire se rapproche du leur par notre *effort constant de privations consenties* (EP I 200), que nous connaissions leurs combats pour communier en vérité à leurs souffrances et devenir pour elles une communauté de référence qu'ils aient envie d'imiter (cf. EP I 447-448). Alors, nous partagerons avec eux « la nourriture spirituelle qui permet de durer dans le dépouillement et l'oubli de soi complet (EP I 554) ».

Le coude à coude de la vie communautaire nous décape, nous rabote, et c'est bien, mais « nous ne sommes pas une communauté pour nous-mêmes » (EP I 258) : notre compassion, notre fraternité ne peut pas se limiter à ceux qui vivent dans l'enceinte de la clôture. « Qui est mon prochain ? » Celui dont je me rends proche. Sans quitter notre monastère ni le silence, nous pouvons nous rendre proches des plus pauvres en cherchant à savoir ce qu'ils vivent. Cela permettrait de relativiser nos petites misères, nous rappellerait l'urgence d'une conversion personnelle et communautaire, et l'urgence de nous unir pour faire face à l'immensité de notre tâche de contemplatifs.

Le silence et la solitude de la vie monastique nous découvrent l'abîme de notre propre misère, de nos compromis, de nos demi-mesures, de notre médiocrité. C'est là notre chance et la chance des pauvres car c'est ce qui démontre notre parenté : nous sommes frères parce que tous pécheurs et tous pardonnés. Le pauvre (qui, par sa condition, n'a rien) et le moine (qui, par amour du Christ et des pauvres, s'est fait rien) se bâtissent ensemble.

Il ne s'agit pas de penser « aussi » à l'exclu, mais de le mettre, coûte que coûte, au « centre » de notre vie puisqu'il est l'identité de Jésus dans le monde d'aujourd'hui⁷.

Les pauvres sont notre chance

La vie monastique ne retrouverait-elle pas une vitalité et une fécondité nouvelles en se recentrant sur la pierre méprisée par les bâtisseurs de nos sociétés de compétition et de consommation ? Cette pierre, c'est le Christ et tous les pauvres auxquels il s'est identifié (Mt

⁷ J. WRESINSKI, « L'Église et les exclus », in *Vie consacrée*, 1979, n° 4, p. 244.

25). Un tel choix sera certainement un chemin de Croix, il exigera de repenser toute notre vie en fonction de la priorité accordée au plus pauvre. Cela nous fait peur car nous ne savons pas où cela nous mènera, mais peut-on faire l'économie de l'angoisse et de la Croix sans s'égarer ?

Le misérable est la chance de vie de l'Eglise [...]. L'Eglise est condamnée [...] à se réinvestir en terre de misère si elle veut que l'édifice s'achève et ne croule pas⁸.

M'engager à la suite du Christ dans la vie monastique suffit à donner un sens à ma vie si et seulement si il m'est donné de vivre réellement cette suite du Christ, homme des douleurs qui a voulu s'identifier aux plus petits et aux plus souffrants de ses frères. Sinon, de quelle « suite du Christ » s'agirait-il ? Sans les pauvres qui sont Jésus Christ parmi nous, le don de ma vie est sans objet et je ne suis pas heureuse. Je ne peux pas communier aux souffrances du Christ sans les connaître. Les connaître non pas pour m'occuper l'esprit, nourrir mon imagination et émouvoir ma sensibilité en manque de sensations, mais parce que je crois que c'est mon devoir le plus urgent : retrouver le réalisme dérangeant de la foi, de l'espérance et de la charité. J'ai besoin de savoir concrètement pour qui et pour quoi je dois chaque jour me dépasser, me dépouiller, grandir en sagesse, en amour, en sainteté.

L'idéal monastique primitif, c'est une communauté de personnes qui se vouent au Christ et vivent pauvrement. Quand, au XI^e siècle, Robert, Albéric et Étienne ont éprouvé la nécessité de quitter Molesme pour fonder Cîteaux, c'était pour vivre « pauvres avec le Christ pauvre » comme le rapporte le *Petit Exorde* (15, 9). Et si les visites régulières des monastères ont été instaurées, c'est précisément pour éviter de nouveaux écarts par rapport à cet idéal primitif. Sommes-nous aujourd'hui un symbole de pauvreté ou apparaissions-nous comme des privilégiés ?

La précarité que connaissent actuellement certaines communautés (pas de recrutement, vieillissement, départs, difficultés économiques, etc.) pourrait être une chance à saisir de nous rapprocher de ceux qui vivent une précarité allant jusqu'à la misère (sans éducation ni spiritualité pour y faire face), pour recevoir avec eux les grâces de résurrection, de miséricorde et de paix que Dieu nous donne. Si au lieu de cela, nous cherchons à sauver notre vie, ne risquons-nous pas de la perdre ? (cf. Mt 16, 25).

Sommes-nous dispensés d'annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres ?

Mais, va-t-on m'objecter : « Nous sommes, par vocation, intégralement ordonnés à la contemplation : la mission d'annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, pour indispensable qu'elle soit, ne nous appartient donc pas. » Personnellement, je n'en suis pas si sûre. Je crois que cette tâche est constitutive de toute vie chrétienne et que, même sans sortir de notre cloître, même en gardant le silence, nous pouvons et devons annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres « en nous faisant nous-mêmes Bonne Nouvelle pour eux » (PRVD 96). Il faudra y mettre le prix et nous soutenir mutuellement car :

Tant que nous gardons pour nous l'essentiel de nos biens matériels et de nos sécurités, de notre savoir et de notre prestige, nous garderons aussi pour nous la foi en Dieu (*ibidem*).

⁸ Ibid., p. 240-241.

Le fait de ne pas disposer à volonté des biens du monde peut être « source de force d'âme, de rapprochement des hommes et de Dieu » (PRVD 136). Un tel choix nous permettrait de ne pas nous imposer par des moyens matériels. « Nous avons déjà tellement de moyens que ce monde des pauvres n'a pas : intellectuels, familiaux, spirituels ou culturels⁹. »

L'aumône, comme régime social, est dégradante, mais ne pas vouloir faire l'aumône, c'est faux. On doit savoir se dépouiller. Ils ont besoin qu'on se démène pour eux comme ils le font pour leurs proches¹⁰.

L'Eucharistie, vraie réponse à la misère

Qu'est-ce que manger sa chair et boire son sang, sinon communier à ses souffrances et imiter cette manière de vivre qui fut la sienne dans la chair ? (Bernard de Clairvaux, *QH* 3, § 3).

Au chapitre des instruments des bonnes œuvres, saint Benoît recommande à ses moines *pauperes recreare* (*RB* 4, 14), ce qu'on traduit habituellement « soulager (ou restaurer) les pauvres ». Je traduirais volontiers « leur rendre courage, les faire revivre, les ranimer » parce que l'homme ne vit pas seulement de pain et d'aide sociale, mais de Dieu fait chair, d'un Dieu qui veut rendre l'honneur à l'homme humilié. « Du fumier il retire le pauvre pour l'asseoir en compagnie de princes » (Ps 112, 7-8).

Ce que le pauvre veut, c'est la considération [...]. Être considéré, estimé, honoré renouvelle une vie¹¹.

On ne changera jamais la société si la fraternité ne l'emporte pas sur la justice, si les plus humbles ne sont pas admis en tant que frères¹². L'accès à la spiritualité, c'est l'accès à la fraternité et à la liberté¹³.

Parmi les instruments des bonnes œuvres, nous trouvons aussi « tu ne tueras pas » (*RB* 4, 3). Il ne s'agit pas seulement d'une interdiction du meurtre physique. Cela implique l'obligation positive de mettre en lumière notre commune humanité¹⁴. Rencontrer Dieu, s'unir à Lui, c'est le summum du bien des riches¹⁵ : *que faisons-nous pour le partager avec les plus pauvres ?*

Si nous parvenons à leur rendre leur place dans nos églises, ne trouveraient-ils pas dans la liturgie une traduction de leurs pauvres expériences en termes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu ? (PRVD 52). Ne puiseraient-ils pas dans l'Eucharistie la force de se mettre debout, de pardonner, de protéger ceux qui sont encore plus méprisés qu'eux, bref de devenir saints ?

⁹ « Solidaires. ou frères ? », Annales du Sacré Cœur d'Issoudun, juin 1985, interview du père Joseph.

¹⁰ « Présence évangélique en Quart Monde », in *Vie consacrée* 1976 n° 2, p. 91.

¹¹ « Présence évangélique en Quart Monde », in *Vie consacrée* 1976 n° 2, p. 82.

¹² « L'Église et les exclus », in *Vie consacrée* 1979 n° 4, p. 244

¹³ Ibid.

¹⁴ 13 J'emprunte cette idée à Patrice MEYER-BISCH dans sa préface à la publication du texte de la conférence donnée par le père Joseph « Culture et grande pauvreté », éd. Quart Monde 2004, cahiers Wresinski n° 7, p. 8.

¹⁵ « Présence évangélique en Quart Monde », in *Vie consacrée* 1976, n° 2 p. 89-90.

L'amour est un achèvement dont les pauvres sont privés (EP II 73). La misère, c'est l'anti-charité (PRVD 50).

« L'Eucharistie est vraie réponse à la misère » (PRVD 153) parce que la condition première de l'accueil du pain et du vin est que nous soyons devenus, comme Jésus, l'esclave qui s'agenouille devant l'autre pour lui laver les pieds. Et le lavement des pieds n'est pas un geste mais un état de vie : le don de soi. Car aucun don n'est libérateur s'il n'est conséquence du don de soi. Or, dans l'Eucharistie, le corps partagé est celui d'un pauvre qui a peiné, qui a été outragé, torturé, et qui offre le pain à plus pauvre encore que soi.

Il faudrait que notre vie soit un prolongement de ce que nous célébrons dans l'Eucharistie, que nous assumions la souffrance des pauvres pour l'offrir à Dieu, que nous les honorions (RB 4, 8) et que notre vie exprime la Bonne Nouvelle du pardon. Pardon qu'ils vivent au quotidien et peuvent nous enseigner, mais dont ils ont aussi désespérément besoin. Car la société les persuade de leur culpabilité d'être ce qu'ils sont.

L'homme du Quart Monde veut bien croire que Jésus Christ est mort pour les hommes, mais sûrement pas pour lui car tout ce qu'il vit dans le monde lui dit le contraire. Pourtant, tant qu'il ne saura pas que Dieu l'a aimé en premier et que par ses amours, c'est Dieu qui aime, l'œuvre du Christ sera inachevée et nous-mêmes ne verrons pas le Royaume (PRVD 58).

Faire silence

Malgré toute notre bonne volonté, nous ne pourrions jamais comprendre la misère des gens. Face à elle, nous ne pouvons que nous mettre à genoux. Le père Joseph va jusqu'à dire que la cause de la misère dans le monde, c'est l'incapacité des hommes à se taire, à faire silence.

Faire silence, c'est écouter Dieu en ceux auxquels le Christ s'est identifié, c'est rester vigilant pour remarquer l'absence des plus oubliés parce que les plus rebutants de nos frères en humanité. Madeleine Delbrêl nous dit :

Il me paraît impossible d'envisager une vie évangélique sans vouloir et sans savoir qu'elle doit être une vie de silence. [...] Le tapage n'est pas un obstacle pour le silence. [...] Ce sont les paroles prononcées par nous et opposées à l'Évangile qui, en premier, détruisent le silence. [...] Une mère n'aime pas moins son enfant dans un hébergement d'exode que dans une chambre de son foyer. [...] Mais son amour coûte plus cher dans un entassement familial anormal. [...] Des amoureux trouvent le moyen de se parler à voix basse dans un vacarme, alors que, quand il arrive à l'un d'être moins amoureux, il dit à l'autre, dans la pièce où ils sont seuls : je n'ai pas entendu ce que tu disais, je pensais à autre chose¹⁶.

Nos monastères sont des lieux de silence et de paix. Les pauvres, eux, vivent dans le bruit et l'angoisse de survivre.

Nous sommes souvent tentés de dire que, pour prier Dieu, il faut se mettre en état de silence et de paix. Si cela était vrai, Dieu ne serait pas accessible aux pauvres (HVP 199). A quoi sert une adoration dans le silence si elle ne se porte pas garante que le Seigneur peut vivre dans le cœur des pauvres, dans le bruit de leur vie, dans leur esprit jamais en repos ni en paix [...]. Pourtant Dieu est en eux, les portes du Royaume leur sont ouvertes (HVP 200).

¹⁶ Madeleine DELBREL, La joie de croire, Paris, 1968, p. 100... 106

Faire silence, c'est s'abstenir de donner des leçons aux autres, de leur faire des promesses. Mais être là pour communier à leur souffrance, pour qu'ils se sachent aimés et respectés.

Conclusion

J'ai bien conscience de n'avoir fait, dans ces quelques pages, que soulever des questions auxquelles je n'apporte pas de réponse. J'espère seulement avoir suggéré le rôle que nous, contemplatifs, avons à jouer dans la réconciliation entre pauvres et non-pauvres. Si nous cherchons des alibis pour ne pas nous engager, n'est-ce pas parce que, intuitivement, nous savons qu'en mettant le petit doigt dans l'engrenage, toute la main et tout le corps y passeront ? (PRVD 152).

Christine ERPICUM, ocso

Abbaye N.D. de Clairefontaine
B - 6830 BOUILLON